

Des choses de la ville (I)

François Hébert

Volume 17, numéro 6 (102), novembre–décembre 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1975). Des choses de la ville (I). *Liberté*, 17(6), 56–61.

Des choses de la ville (I)

« Ça se passa
à Odessa. »

(Maïakovsky)

Eloge des terrains vagues de Montréal

Je suis une bouteille à la mer
regarde-toi bien mon amour
vois-tu je suis dans mon coeur
un sablier vide sur la plage

Les algues jaunes sont le vent du soleil
ou bien...
non ! non !! non !!!
des tessons de bouteilles de bière

La tête de Bourassa mise à prix

A la télévision
on ne peut voir que le côté droit de sa tête
Pâle image sans envers
(j'ai regardé derrière l'appareil)
sans dedans
(de cela, je suis moins certain,
je n'ai pas ouvert la boîte,
c'est interdit)
Il n'est pas exagéré de supposer que
Le cerveau de cet homme a une forme cathodique
et son dos une queue fourchue
branchée à une prise de courant
sans âme

Cela rampe sur ses quatre fers
Cela a deux oreilles sourdes
Cela fait semblant de vous regarder
de sa grande lunette carrée vitreuse
sans oeil
Le côté droit de sa chemise
est d'une blancheur telle que
Il est exclu que cet homme respire
Les treize dents que l'on peut voir
brillent comme des spectres
en excellente santé
mais sans corps
L'écran bombe son bras droit
lui fait un beau petit biceps
(a-t-il en outre un bras gauche,
une main droite ?)
Seul son coiffeur sait
qu'un filet invisible tient ses cheveux laqués en place
qu'un astucieux maquillage cache ses grains de beauté
La vitrine lui fait un buste
mais sans corps
et sans art
donc sans âme
Voyez donc l'étiquette sur le cellophane
La petite légume est à vendre oui oui oui
Tout vrai marchand sait qu'il ne faut à aucun prix
montrer le côté purulent du produit
Seuls les poissons
mangent les vers
Mais les vers seuls
Ils ont raison

Les chrétiens du sous-sol

Lisez les journaux
vous saurez tout

où et quand et comment
jouer au bingo

ici même
à cette heure
avec des larmes-du-Christ

des grains déchaînés
de chapelets anciens
décrucifiés

prière de ne pas cracher
et prière
de ne pas blasphémer

Aux immigrants vietnamiens

La lyre de l'eau
la chante-pleure bleue
l'eau de là-haut
l'eau douce
l'eau dure
l'eau mêlée de fer et de calcaire
de craie et de grenaille
l'eau de la grande chute
l'eau du plombier inconnu dans les hauteurs bleues

toutes ces billes étoilées poussées hors du céleste caniveau
 il a plu de cette eau et il en pleuvra
 si Dieu le veut
 l'eau pleut
 la chère et merveilleuse et véritable héritière de
 l'éternelle et quotidienne bonne nouvelle
 voilà les gouttelettes
 les grises messagères des bombardiers
 la lisse cire cendrée des enfants de l'escadron
 des huit triangles noirs dans le métal du matin vietnamien
 l'air apprend les angles de la pluie qui siffle et vrombit
 l'eau de feu fait friser les coins des toits des pagodes
 et s'il reste quelqu'un
 elle porte dans le plateau de ses mains violacées sa tête
 cachée aux regards indiscrets par un abat-jour blanc
 en l'occurrence un chapeau pratique

Par hasard (ici ?) un poème

Chapeautant d'ombre les bouleaux
 le soleil abat le jour
 calcinant le bois noircissant
 toutes blanches branches
 toutes sèves absolument
 jusqu'au blanc et rose
 des cendres du matin
 abat-jour renversé
 torchère
 Je ne dors plus en cendres blanches brûlé comme une bûche
 ou encore je dors hors de moi dehors plus loin
 comme une pierre qui aurait perdu la main la mienne
 Mais lorsque tu rêves de moi toi l'étendue assoupie
 ô gisante de la brunante au fil de l'eau
 le lac frise où nos yeux verts clapotent
 comme des mains nouées s'ouvrent
 en nénuphars rouge et or on dirait
 que je m'éveille

Les logements insalubres

Je suis celui-ci en ce pays-là
où les chats rasant les plinthes
où les plaintes des survivants fourbus
se répercutent de l'un à l'autre
en vase clos de porcelaine étrangère
stagnent dans la bourbe et la tourbe
et dans l'eau des dépressions
et des grandes baïes du nord froid
en les glou-glou de poissons-chats
qui rasant les grands fonds
par en dessous où les chats
tracent des ombres blanches la nuit
où dans le béton
où les ombres cherchent leurs chats
où les morts dans les caves
frappent aux planchers insonorisés des maisons
et cherchent leurs vivants disparus
je suis celui-ci en ce pays-là
de boue et de plâtre
où les morts à croupetons
geignent

Le matin, en me rasant

Cet enfant fait d'horribles cauchemars
ma main hésite à les dévoiler
pourtant il mène une vie normale
on aurait horreur de les connaître
et j'en dirai bien peu
Dans ses rêves il y a des boudins
des pâtés de chair humaine
ce chérubin aux boucles blondes
invente des festins macabres
où les morts à pleines dents
mordent ceux qui dorment
Imaginez

c'est de très mauvais goût !
Malaisément le jour il compense
le soleil l'aveugle
le fait frissonner l'affole
il se conduit comme un monsieur
bien vêtu, poli, souriant
il ne se comprend plus
Tandis que vos nuits vous sont encore un mystère
cet enfant cherche encore la clef de ses veilles

L'interpellation

Camarades !

Je me demande à qui je parle ainsi
dans le feu de l'action
mais la question ne se pose guère ainsi
il n'y a pas de feu
aucune action ici
nul homme nulle femme
parce que
écoutez bien camarades
quelqu'un nous a volé les mots de la bouche
mangeons les miettes en attendant
Pleurs de plâtre et coeur de marbre
ami ! joue le jeu !
jouxte le feu la nuit
fais des châteaux de cartes
avec tes rêves écroulés
des patiences avec tes impatiences

FRANÇOIS HÉBERT